

Daniel Otero Torres : Le regardeur regardé

Si Lévi-Strauss détestait « *les voyages et les explorateurs* », Daniel Otero Torres opère une transformation à l'endroit du point de vue et de la représentation de « l'autre ». Refusant les oppositions entre nature et culture, objet et sujet, cultures dites primitives et contre-cultures urbaines, il observe les dynamiques d'auto-construction et modifie notre perspective anthropocentrée. Après avoir participé au 56^e Salon de Montrouge en 2011, il est invité par Sandra Patron à exposer au musée régional d'art contemporain à Sérignan. *_Par Pedro Morais*



Vue de l'exposition de Daniel Otero Torres « (Dé)placements », 2017, MRAC, Musée régional d'art contemporain Occitanie Pyrénées-Méditerranée, Sérignan.
Photo : Aldo Paredes.

NÉ EN COLOMBIE, DANIEL OTERO TORRES S'EST TOUJOURS INTÉRESSÉ À L'APPORT DE L'ANTHROPOLOGIE DANS SON TRAVAIL

Comment expliquer la place inattendue qu'occupe l'anthropologue brésilien Eduardo Viveiros de Castro au sein des débats philosophiques actuels cherchant à définir un réalisme des « choses en soi », indépendamment de ce qui conditionne notre accès à lui ? Invité très convoité d'un colloque phare tenu en novembre 2016 à Paris, « Choses en soi : Métaphysique et réalisme aujourd'hui » (organisé par Élie During et Emmanuel Alloa), qui a réuni des penseurs de tous bords (du « réalisme spéculatif » aux partisans d'une « inter-objectivité » des choses), Viveiros de Castro se trouve dans une position très singulière, à partir de son étude des rites d'anthropophagie chez les Indiens Tupi du Brésil. Quand un chamane adopte le point de vue de « l'ennemi » et convoque les esprits des animaux vus comme des « affins », il franchit les barrières avec d'autres espèces et des éléments non-humains, refusant toute identité – l'auteur désigne cela de « perspectivisme », opposé au narcissisme d'une science occidentale qui ramène l'Autre au Même. C'est une cosmogonie qui exclut le partage entre nature et culture et permet de réfléchir à la question du « réalisme » hors d'une perspective anthropocentrée.

Né en Colombie, ayant fait ses études aux Beaux-Arts de Lyon, Daniel Otero Torres s'est toujours intéressé à l'apport de l'anthropologie dans son travail. Refusant toute position de surplomb par rapport à un « objet », quand il dessine des membres du peuple amazonien des Kayapos, ce sont eux qui retournent vers nous les caméras vidéo, smartphones et appareils photo. « *Les Kayapos ont compris depuis un moment l'importance de faire leurs propres images dans le combat contre la déforestation. Il y a une aire d'influence qui se*

/...

DANIEL OTERO
TORRES :
LE REGARDÉUR
REGARDÉ

SUITE DE LA PAGE 11 traduit aussi dans le port de caleçons industriels, dit-il. De toute façon, quand un anthropologue croit être acteur d'un travail d'observation, c'est lui-même qui se retrouve objet de tous les regards, seul en pleine forêt ».

En partant de photos, il réinterprète des images par le biais du dessin et les transforme en silhouettes découpées sur aluminium et installées dans l'espace.

« Quand je dédouble une même figure par le dessin, il y a un jeu absurde avec la reproduction photographique, augmenté par le fait qu'ils font eux-mêmes des photos, ajoute l'artiste. Désormais, les visiteurs regardent les expositions à travers leurs portables, quand les musées se voyaient comme des lieux d'apprentissage du regard. L'hyperréalisme de mes dessins est perturbé par des bugs numériques (interrompant l'éventuel effet nostalgique du noir et blanc), des incohérences où les torsos et les jambes semblent appartenir à des corps dissociés. Tandis que les yeux ou les visages sont toujours absents ou obstrués car je ne veux pas stabiliser des identités ». Ainsi, certains personnages dessinés au gré des rencontres de l'artiste restent dans une zone indiscernable entre l'Amérindien, le

clochard céleste des villes vitupérant des prophéties et le hippie ayant tout quitté pour rejoindre une vie plus élémentaire – et c'est troublant d'observer leur proximité, identifiable aussi dans la manière dont les contre-cultures

urbaines adoptent le piercing et le tatouage pour rejouer une sensation d'appartenance tribale.

De la même façon, le masque d'une figure réalisé avec des cravates ou la composition d'un corps de femme juxtaposant deux photos des années 1920 (une issue de la mode et une autre de la communauté Selk'nam) n'établit pas de hiérarchies dans le rôle social de l'ornement. La déterritorialisation et le cinéma jouent un rôle clé dans cette construction : les personnages peuvent avoir été rencontrés par l'artiste dans une communauté du parc naturel de la Guajira ou en détournant la force mélancolique

d'un personnage du film *Paris, Texas* de Wim Wenders. Dans l'architecture vernaculaire en Colombie – des constructions anarchiques sur les contreforts des villes –, Daniel Otero Torres voit une résurgence du principe autonome de la cabane, résistant à l'autorité de la planification architecturale. Il mettra ainsi en confrontation des maisons-squelettes en briques, des chantiers éternels (au rythme des budgets, de l'agrandissement des familles ou de l'esquive des impôts), la rationalité moderniste de la maison de Walter Gropius, directeur du Bauhaus, des échafaudages en bambou communs en Inde ou une végétation tropicale conquérante. Là encore, il s'éloignera de toute mythologie d'une opposition nature/culture pour s'intéresser aux paradoxes et aux filtres de nos croyances et projections normatives. « J'ai réalisé des cartes postales avec l'image d'un bus touristique nommé *Christophe Colomb* qui vend de l'exotisme, dit l'artiste. Comment ne pas y voir le *Syndrome de Stockholm* ? ».

DANIEL OTERO TORRES, (DÉ)PLACEMENTS, jusqu'au 4 juin 2017, Musée régional d'art contemporain Occitanie/Pyrénées-Méditerranée, 146 avenue de la plage, 34410 Sérignan, <http://mrac.languedocroussillon.fr>



EN PARTANT DE PHOTOS, DANIEL OTERO TORRES RÉINTERPRÈTE DES IMAGES PAR LE BIAIS DU DESSIN ET LES TRANSFORME EN SILHOUETTES DÉCOUPÉES SUR ALUMINIUM ET INSTALLÉES DANS L'ESPACE



Daniel Otero Torres, *Reflét*, 2016, crayon sur papier, 100 x 70 cm.



Vue de l'exposition « Rendez-vous 15, Jeune création internationale / Biennale de Lyon », 2015, Institut d'art contemporain - Villeurbanne / Rhône-Alpes. Photo : D. R.

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.